

**Extrait du roman « Rupture en pente douce » à paraître aux Editions
Lazare et Capucine en 2018)**

« Viens, fais attention à la marche ». La porte du café s'ouvrit, laissant entrer, dans une grande bourrasque d'air glacial qui cingla vers Bérénice, une jeune fille brune aux cheveux longs, les traits fins et doux, qui soutenait un homme beaucoup plus âgé par le bras.

« Tiens, viens t'asseoir là, on sera bien près de la vitre, le soleil va nous réchauffer un peu ».

Le vieil homme marcha lentement vers le canapé de cuir rouge, les traits fatigués mais heureux de cette escapade fringante en compagnie de celle qui semblait être sa petite fille.

« Attends, enlève ton manteau avant de t'asseoir, sinon tu vas avoir froid tout à l'heure ». Elle l'aida à retirer son gros parka molletonné qu'elle alla accrocher au portemanteau, puis rejoignit allègrement le vieil homme qui lui fit signe, d'un tapotement de la main, de venir s'asseoir à ses côtés.

Bérénice les observa un long moment. Ils parlaient à voix basse, tout à leur conversation qui suffisait à faire disparaître le décor qui les entourait car ils ne levèrent pas le regard un seul instant. De temps à autre, leur conciliabule se fragmentait de petits rires complices et la jeune fille, alors, allait nicher sa tête dans le cou du vieil homme en resserrant l'étreinte à son bras.

Elle sort de l'ascenseur. Au bout du long couloir, la porte de l'appartement, à moitié ouverte, laisse apparaître une silhouette flottante dans un pyjama rayé bleu et un sourire un peu gêné sur un visage creusé. Bérénice a du mal à reconnaître le Papy qu'elle avait quitté un an auparavant. Il faut oublier très vite la boule de tristesse qui resserre la gorge et

le corps squelettique qu'elle prend dans ses bras mais qu'elle n'ose pas vraiment étreindre de peur de lui faire mal.

La veille, Mamie était tombée. Il n'avait pas pu la relever, avait téléphoné en catastrophe à une Petite Mère affolée. Que se passait-il, là bas, à Nice, est-ce que son père lui disait bien tout, et comment pouvait-elle faire, on ne quitte pas le travail comme ça, est-ce qu'ils mangeaient à leur faim, au moins, pourquoi sa mère était-elle tombée, elle dormait beaucoup, semblait-il, ce n'était pas normal, ça, les voisins étaient venus les aider et avaient appelé le médecin. On n'en savait pas plus pour le moment. Bérénice avait pris la décision de partir les rejoindre. Elle n'avait pas de représentation, c'était une chance, et puis, *il le fallait*. Elle avait ressenti comme une urgence : si elle ne partait pas maintenant, elle ne reverrait jamais son grand-père.

Le même pressentiment la cloue au sol quand elle serre le vieil homme contre elle. *Ne pas pleurer, surtout, ne pas pleurer, même pas une seule larme au coin de l'œil*. « Alors, il paraît qu'on se la joue bohème, ici ? » Elle éclate de rire et Papy lui donne une petite tape sur l'épaule avant de refermer la porte.

« Tu peux garder ton slip, si tu veux ».

Le vieil homme laisse échapper un rire timide de petit garçon et enjambe avec difficulté le rebord de la baignoire, soutenu par Bérénice. Il ne sait trop comment se tenir. Doit-il rester debout ? Doit-il s'asseoir ? Il finit par coller son dos au carrelage du mur, « comme ça, je ne t'éclabousserai pas trop », de plein pied, dans une stature qui trahit à la fois du contentement et de la reconnaissance.

« ça va, la température de l'eau ?

- non, un peu plus chaud »

Bérénice asperge son grand-père en riant dans l'espoir de le décrisper un peu et ça semble marcher. Papy ferme les yeux, « pas les oreilles, hein ? », et se laisse savonner. Et ça fait drôle, soudain, de voir ce vieil homme, jadis si pimpant, si boute-en-train, le corps ramassé dans cette baignoire, les cuisses presque transparentes et les bras si maigres, si léger que Bérénice doit mesurer la force de ses gestes pour ne pas lui faire perdre l'équilibre. Elle le rince longuement, l'eau chaude semble l'apaiser, le frotte vigoureusement d'une grande serviette moelleuse.

« Et voilà, comme un sou neuf ! Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

- Tiens, mets-moi un peu d'eau de toilette ».

Bérénice verse quelques gouttes d'eau de toilette dans ses mains puis en tamponne les joues, la poitrine et les bras du vieil homme avant de l'aider à s'habiller. Elle l'a convaincu de mettre au sale son pyjama et d'enfiler un pantalon et un polo.

« Tu veux que je te rase ?

- non, je vais le faire tout seul ».

Essayant de ne pas trop laisser paraître son inquiétude, Bérénice quitte la salle de bain, jetant un dernier coup d'œil à son grand-père qui lève le bras avec effort, dans une respiration rauque et laborieuse, le rasoir à la main. Elle ne peut le priver de cette petite dignité, de cette petite possession de lui-même. C'est un mince espace d'autonomie auquel il veut se raccrocher. Il veut tenir le coup. *Tenir le coup*. Ça remue dans le ventre, tout ça, ce vieil homme concentré sur quelques poils de barbe improbables, pas bien méchants, pas bien hirsutes, qui sent fort l'eau de toilette.

Elle l'avait toujours admiré pour ça, pour cette dignité, qui lui avait toujours fait garder la tête haute et paraître plus grand qu'il n'était. Pas une seule fois, sur son visage, quand elle le voyait pour les vacances, elle ne put surprendre l'ombre d'un état d'âme. Toujours fringuant, avec ses manières d'un autre temps, quand il ôtait son chapeau pour saluer quelqu'un ou dès qu'il entra dans un lieu, quand il ouvrait une porte pour laisser passer une dame, des manières qui n'étaient pourtant jamais guindées car il ne se prenait pas au sérieux. Chaque matin, il sortait de la salle de bain, riant lui même de son propre jeu, en slip kangourou d'où sortaient deux cuisses de grenouille musclées et nerveuses. Alors, en imitant Aldo Maccione, il marchait vers ses petites filles, « Elles ont bien dormi, mes petites filles ? Qu'est-ce qu'on dit à son grand père ? ». Les deux petites filles lui répondaient un « bonjour » amusé puis il enlaçait sa femme et l'emportait dans une petite danse en chantant un « *Chérie, tu m'avais promis des caresses* » ponctué de faux cris d'indignation d'une mamie tout aussi séduite.

Tout à l'heure, il ira chercher sa boîte à trésors, ses reliques de guerre, l'Afrique du nord, Monte Cassino, des cartes postales de jeunes soldats comme lui qui cherchent à rassurer les parents, ramassées dans les décombres, les petites pierres vivantes d'histoires semblables à la sienne dont il s'était entouré pour poursuivre, avec plus de chaleur, peut-être, d'autres cœurs dans ses poches, sa marche contre l'ennemi. Et il lui raconterait des histoires d'un autre temps, et elle l'écouterait, comme toujours, attentive, fascinée, faire surgir des gens qu'elle ne rencontrerait jamais, des paysages qu'elle ne verrait jamais, une

horreur qui lui avait été épargnée, en partie grâce à lui, car il avait bien fallu prendre les armes pour permettre aux futures générations de naître dans un pays libre, et comment avait-il fait, avec tout ça, avec ces images si pesantes, sûrement, si effroyables, comment avait-il fait pour continuer à vivre ? Comment avait-il chassé les cauchemars, comment avait-il exorcisé ses morts, comment s'était-il accommodé de ces visages effacés par la boue, de ces vies qu'il avait enlevées, lui aussi, se disant bien, pourtant, qu'il ne s'agissait que de pauvres bougres comme lui, avec une femme qui les attendait quelque part, comme la sienne qu'il n'avait pas vue depuis deux ans, et un enfant, peut-être, qui poussait dans un ventre, mais on n'a pas le choix, pour ne pas être mort il faut avoir le dernier mot, alors on tire, c'est comme ça, c'est celui qui tire qui y est ? Comment avait-il fait pour sauver des vies avec tant d'humilité et de courage, « tu sais, tu vois quelqu'un dont la jambe a explosé sur une mine alors tu ne peux pas le laisser crever comme ça comme un rat, faut y aller, tu ne penses même pas à ce que tu es en train de faire, pas le temps de réfléchir, mais je t'avoue que ce jour là j'en ai fait dans mon froc tellement ça sentait la mort autour et qui te pend au nez » ? Comment avait-il vécu d'être en vie quand d'autres y avaient laissé leur peau, « tu te dis que c'est la guerre, qu'on est tous dans le même bateau, et que c'est juste une question de chance, est-ce que je t'ai raconté cette fois où un obus a éclaté, c'était dans une forêt, il est tombé sans prévenir en sifflant, il a coupé les arbres en deux avec le corps de ceux qui s'y cachaient, tout autour de moi, il n'y avait plus que des morceaux, j'étais recouvert de sang, et j'ai cru que j'étais mort, moi aussi, mais ce n'était pas le mien, ce n'était pas mon sang, ça avait éclaboussé de partout, et moi j'étais là, au milieu de tout ça, derrière mon arbre qui tenait debout, en entier, éberlué, et j'ai pleuré en remerciant ma bonne étoile, ça tient du miracle, ces choses là ».

Papy sort de la salle de bain et se plante devant Bérénice, l'œil rieur mais la mine triste de petit garçon endimanché : « alors, il te plaît, comme ça, ton grand-père ? » puis, heureux d'avoir pu soustraire une bise et un sourire radieux à sa petite fille, il s'en retourne fouiller dans l'armoire de la chambre et revient, un bon moment après, avec une grosse boîte en bois qu'il dépose sur la petite table du salon. C'est l'heure du conte pour petites filles pas sages, leur rituel et leur plaisir. Bérénice sait, cependant, que le rituel, cette fois, prend un autre sens, qu'elle devra mémoriser le conte pour s'en souvenir et pour garder vivant ce petit grand-père émouvant qui brasse ses reliques, « et ça, je te l'ai montré déjà ? C'était en Tunisie... ».

Elle sait déjà que, demain, quand il faudra partir, il faudra l'embrasser et lui dire au revoir comme elle l'a toujours fait, qu'elle ne devra pas le serrer plus fort ni lui dire « je

t'aime » parce qu'alors il aura compris, parce qu'alors le point final se sera posé. Elle sait qu'il lui faudra traverser le long couloir jusqu'à l'ascenseur et lutter contre le désir si fort de retourner en courant le prendre dans ses bras, qu'elle devra se contenter d'un petit signe de la main avant de le perdre de vue, elle sait tout cela.

Dans le taxi qui l'emmène à l'aéroport, Bérénice s'effondre en larmes.